
OSCHEMA, Klaus, *Freundschaft und Nähe im spätmittelalterlichen Burgund. Studien zum Spannungsfeld von Emotion und Institution*

Olivier Richard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1813>

DOI : 10.4000/ifha.1813

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Olivier Richard, « OSCHEMA, Klaus, *Freundschaft und Nähe im spätmittelalterlichen Burgund. Studien zum Spannungsfeld von Emotion und Institution* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1813> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1813>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

OSCHEMA, Klaus, *Freundschaft und Nähe im spätmittelalterlichen Burgund. Studien zum Spannungsfeld von Emotion und Institution*

Olivier Richard

- 1 L'auteur de ce livre issu d'une thèse réalisée en cotutelle à Dresde et à l'EPHE part d'une question simple mais vaste : on dit généralement que « la politique », au Moyen Âge, est déterminée par les relations personnelles – faute de structures étatiques. Mais comment comprendre la force de ces relations sans analyser leur contenu ? Et en effet, qu'entendre vraiment lorsque les sources parlent d'« amour » entre deux rois, ou qu'elles racontent que deux princes jusqu'alors ennemis ont passé une nuit dans le même lit ? K.O. aborde le problème en étudiant le rôle de l'amitié dans les mécanismes du politique, à travers le discours sur l'amitié ainsi que le répertoire gestuel qui lui est lié, dans l'historiographie bourguignonne du XVe s. Au fond, les médiévistes qui se sont penchés jusqu'à présent sur l'amitié et ses gestes se sont heurtés à deux écueils : soit surinterpréter l'investissement corporel, en lui attribuant une dimension (homo-)sexuelle, soit au contraire, et c'est plus fréquent, en minimisant cet engagement du corps, pour n'y voir qu'une mise en scène purement rituelle. Dans ce dernier cas, on a affaire à une explication utilitariste ou fonctionnaliste de l'amitié : ces gestes d'affection serviraient à rendre visible une nouvelle situation politique, notamment la conclusion d'une paix ou d'une alliance, et ne correspondraient pas à de véritables sentiments ; d'ailleurs, l'amitié comme relation intime serait un phénomène de l'époque moderne (Montaigne). Ce livre, au contraire, veut retrouver la part laissée aux émotions en politique à une époque où les mécanismes décisionnels et de domination sont personnalisés à l'extrême (p. 25).
- 2 Un premier chapitre propose un excellent état de la recherche sur l'amitié, en sociologie et en philosophie, puis en histoire. Il est suivi d'une brillante analyse de l'histoire du discours sur l'amitié, d'Aristote à Thomas d'Aquin, de David et Jonathan à

Guillaume Fillastre et son traité d'amitié (XVe s.). Deux pôles apparaissent alors nettement : celui d'une relation ritualisée, fondée sur des intérêts réciproques, auquel s'oppose celui de l'affinité et de l'individualité.

- 3 Après la présentation du corpus de sources – tous les auteurs participent d'une culture chevaleresque, non cléricale –, on arrive au cœur de l'ouvrage, l'étude de l'amitié dans l'aristocratie, qui s'appuie en particulier sur l'analyse du champ lexical de l'affection. Amitié et « amour » sont au fondement de la politique : celle-ci ne vise pas à seulement à établir la paix et stabiliser le pouvoir, mais à créer une atmosphère d'harmonie (p. 289). Même si un long développement est consacré à la dimension institutionnelle de l'amitié, K.O. conclut que cette relation ne se réduit pas à son utilité pragmatique, et il émet l'hypothèse que c'est peut-être justement cela qui la rendait attirante pour les nobles nourris de culture chevaleresque au Moyen Âge tardif, puisque « le don sans calcul ni mesure » représentait pour eux un modèle d'action (p. 384).
- 4 Enfin, les « gestes de proximité » sont l'objet du dernier chapitre : les grands personnages des chroniques bourguignonnes se touchent de la main, se donnent des accolades ou des baisers. Ils dorment ensemble, et montent ensemble le même cheval. Bien sûr, ces gestes sont planifiés et ritualisés. Mais, d'après l'étude très détaillée du corpus, ils expriment toujours une affection personnelle et génèrent des émotions authentiques. Ainsi, il importe moins de savoir si les acteurs ressentaient vraiment les sentiments qu'ils affichaient que de comprendre qu'au XVe s. on considérait que les émotions individuelles étaient au fondement de la construction de l'ordre social (p. 605). La conclusion du livre reprend cette idée : dans ce contexte, l'amitié jouait un rôle insigne, car elle permettait de relier les deux sphères du public et du privé – avant qu'elles ne se séparent définitivement avec le développement de « l'État moderne ».
- 5 Cet ouvrage passionnant devrait devenir une référence pour tous ceux qui s'intéressent à l'étude des émotions, très dynamique depuis quelques années, mais aussi à celle des mécanismes du politique. Il mériterait un large lectorat aussi bien d'historiens que de philosophes, sociologues ou anthropologues. Il fournit également de nombreuses incitations à la réflexion sur des thèmes annexes au sujet principal : l'impossibilité d'adopter une position de neutralité dans la noblesse du XVe s. ; la réévaluation des liens d'amitié par rapport à ceux de la parenté, considérés généralement comme structurant la vie sociale et politique médiévale. Mais on peut imaginer que la longueur du livre – 600 pages de texte, auxquels s'ajoutent 80 pages de bibliographie –, due justement à des excursus toujours intéressants, mais situés très en amont de la problématique, ne servira pas son succès.
- 6 Olivier RICHARD (Université de Haute-Alsace, Mulhouse)